

À la reconquête des temps improductifs In Search of Inproductive Time

Nathalie Desmet

Numéro 94, automne 2018

Travail
Labour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desmet, N. (2018). À la reconquête des temps improductifs / In Search of Inproductive Time. *esse arts + opinions*, (94), 8–17.

À la recon- quête des temps improductifs

Nathalie
Desmet

Superflex

→ *The Working Life*, capture vidéo |
video still, 2013.

Photo : permission des artistes | courtesy of
the artists



Devant le progrès de l'automatisation et de la mécanisation au début du 20^e siècle, l'économiste John Maynard Keynes prévoyait que le travail salarié serait réduit à trois heures par jour d'ici l'année 2030 dans les pays occidentaux¹. La croissance économique et la hausse de la productivité auraient en effet dû conduire à une augmentation générale du temps libre ; or, certaines personnes travaillent de plus en plus au détriment d'autres qui sont au chômage. L'une des explications possibles est politique. Le fait de ne pas travailler, comme dans le mythe du pays de Cocagne, au Moyen-Âge, est plutôt considéré aujourd'hui par les autorités et les dirigeants comme un risque potentiel : « Il y a de bonnes raisons de redouter [...] que le temps libre, l'obligation du temps libre, apporte avec lui l'infini tictac de l'ennui, de l'oisiveté, de l'immoralité et de la violence personnelle accrue². »

Avec l'arrivée des nouvelles technologies – du téléphone intelligent, notamment –, le temps de travail de ceux qui ont un emploi tend même à empiéter sur les loisirs et la vie personnelle, augmentant le stress et les cas d'épuisement professionnel sans pour autant accroître la productivité. Les artistes, à qui l'on envie souvent une activité perçue comme libre et faiblement routinière, sont aussi confrontés à ces mutations. Non seulement les exigences de visibilité dans un monde concurrentiel entraînent la nécessité de savoir gérer son activité comme une entreprise, sur le plan de l'organisation et de la communication, mais la plupart des artistes sont également aux prises avec la réalité du travail salarié dans le cadre de leurs emplois dits « alimentaires ». Dans leur pratique artistique, certains artistes s'invitent de plus en plus souvent dans la réalité du monde du travail. Ils y agissent même directement, en devenant parfois employeurs, pour mieux en faire saillir les aberrations ou tenter de générer un temps improductif. Ils anticipent en cela un monde post-travail dans lequel le temps libéré permettrait de créer des projets individuels et collectifs et participent ainsi à la définition d'un « travail » qui ne serait plus conditionné à l'obtention d'un salaire³.

VERS LE POST-TRAVAIL

Avec la hausse de la productivité à temps de travail constant, le capitalisme a non seulement engendré un fort taux de chômage, mais aussi contribué à la création d'un nombre important d'emplois sans intérêt, laissant une pléthore de salariés noyés dans une chaîne de production dont ils ne comprennent ni les enjeux ni les fins⁴. Dans *Surplus Production Line*, l'artiste cubain Adrián Melis aborde la question du travail inutile et de la surqualification des salariés pour des emplois peu gratifiants. En 2014, l'entreprise qu'il crée lui permet d'offrir, à Barcelone, un emploi temporaire d'un mois (deux heures par jour, cinq jours par semaine), et de jouer ainsi sur la réalité économique espagnole, où la plupart des gens sont au chômage. L'artiste a auditionné cinq personnes, après avoir reçu 2 768 curriculums vitæ. L'emploi de la personne retenue, d'une absurdité totale, consistait à détruire les CV de ceux qui ne l'avaient pas obtenu.

Dans la vidéo montrant l'employée accomplissant minutieusement cette tâche avec une déchiqueteuse à papier, les questions types de l'entretien d'embauche défilent : « Quel genre d'expérience administrative avez-vous eue auparavant ? » « Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes la meilleure personne pour cet emploi ? » Bien que diplômée en graphisme, celle qui, à 40 ans, affirme avoir toujours fait des tâches administratives, aspirer à un travail qui la rende heureuse, admet qu'elle n'en a jamais eu. Si l'activité proposée par l'entreprise de Melis ne demande aucune compétence, elle ne peut cependant pas être bâclée, car les feuilles doivent entrer lentement, une à une, dans la machine pour ne pas la bloquer.

L'employée est ainsi transformée en automate. Avec le tas de papiers lacérés qu'il déploie

dans son installation, Melis aborde le problème de la répartition du travail dans une société où il y en a de moins en moins, la précarisation des emplois, ainsi que l'inflation des tâches bureaucratiques, valorisées par la classe dirigeante, les gestionnaires et les administrateurs. Peu d'entre elles sont réellement productives, comme s'il fallait que certains fassent ce genre de boulot pour donner l'illusion que tout le monde travaille. Les nouvelles industries qui sont apparues, les services financiers, le télémarketing, le droit des sociétés, l'administration scolaire et de la santé, les ressources humaines et les relations publiques, n'ont finalement pas ou peu d'utilité sociale⁵. Les tâches accomplies dans ces contextes conduisent souvent de surcroît à s'ennuyer terriblement. En créant un emploi sans intérêt ayant pour unique fin le gain d'une somme d'argent, Melis met aussi en lumière l'absurdité d'un travail conditionné par la seule obtention d'un salaire.

ÊTRE PAYÉ POUR NE PAS ALLER TRAVAILLER

Le débat sur le revenu universel de base fait craindre aux détracteurs de cette idée la possibilité que les gens n'aient plus envie de travailler. Le risque est réel si l'on prend en considération ces emplois qui n'ont aucun sens. À Cuba, le système de production permet tellement peu aux salariés de s'accomplir que l'absentéisme s'est généralisé. Avec *The Value of Absence. Excuses to be absent from your workplace* (2010-2012), Melis met cette fois en exergue ce manque de motivation. Il propose aux travailleurs de les payer s'ils trouvent une bonne raison de ne pas aller travailler pendant une période d'une journée à un mois. L'installation, composée d'un bureau et d'un moniteur, présente l'enregistrement de conversations entre employeurs et employés au moment des appels passés pour s'excuser. Trois-cent-vingt-sept jours, soit près d'une année d'activité, ont ainsi été soustraits. Dans la liste que l'artiste dresse de ces excuses, on note des justifications classiques liées à la santé ou à celle des proches, aux accidents domestiques, mais aussi d'autres qui sont pour le moins étonnantes lorsque l'on sait qu'elles n'ont pas rencontré d'opposition de la part de l'employeur : aller à la plage avec des amis, déjeuner en famille, ne pas avoir envie d'aller travailler, être endormi, s'être fait voler le téléviseur à la maison, recevoir sa mère, aller chez le psychanalyste... Le manque de motivation est tel que les salariés semblent se prêter facilement au jeu. L'absentéisme progresse dans tous les secteurs de l'économie, y compris dans les pays capitalistes⁶. On n'a jamais autant arrêté de travailler. Parmi les causes les plus souvent citées figurent les troubles musculosquelettiques et le stress, autre face de l'ennui.

Bien que nombre d'études montrent que la productivité n'est pas déterminée par le temps que l'on passe dans un bureau ou une entreprise, l'excès de travail est un signe statutaire qui laisse entendre que l'on est important et intéressant, tandis que prendre du temps pour

soi est toujours considéré comme un symbole de paresse⁷. La connotation morale associée au travail reste importante. La vidéo *The Working Life* (2013) du collectif Superflex propose une stratégie d'adaptation sur un mode thérapeutique : une séance d'hypnose de 9 minutes 50 secondes dont l'objectif est de ne pas se sentir honteux à l'idée de ne pas travailler. La vidéo commence par une projection dans un immeuble où des centaines de personnes s'affairent : « Imaginez ce que ce serait que d'être un de ces travailleurs... » « Sentez ce que ce serait que de faire partie de cette communauté... » « Travailler avec vos collègues vous fait sentir bien; vous savez exactement ce que vous avez à faire... » Au milieu de la séance, un dérèglement se produit : « Regardez vos mains aller de plus en plus vite... » « Vos collègues sourient, mais vous ne les reconnaissez plus... » « Vous parcourez les corridors de l'immeuble à la recherche d'un sens à donner à ce que vous faites. Vous courez [...]. Vous paniquez; vous ne savez pas pourquoi. » Le visage du thérapeute s'approche de plus en plus de la caméra. L'injonction est alors donnée de s'arrêter, d'entrer dans une pièce et de fermer la porte derrière soi. « Assis ici, paresseux, inutile, improductif... » « Il n'y a pas lieu d'avoir honte. » La fin de la séance nous incite à nous sentir libre : « Vous ne travaillez plus, vous ne vous sentez plus coupable. » [Trad. libre] Une fois la question de la morale détachée du fait de ne pas travailler se pose la question de la liberté retrouvée. Que faire de cette liberté ?

AVOIR DU TEMPS LIBRE EN ÉCHANGE DE RIEN

Dans ces conditions, donner du temps en échange de rien peut constituer un véritable enjeu sociétal et politique; en 2016, Maria Eichhorn, avec *5 weeks, 25 days, 175 hours*, fait fermer la galerie Chisenhale de Londres pendant plus de 5 semaines ou 175 heures d'activités pour libérer tous ses employés. Son idée est de tenter de suspendre la logique capitaliste de l'échange en donnant du temps sans contrepartie et de voir comment les employés utiliseraient celui-ci tout en conservant leur salaire. Pour éviter un travail à distance par courriel, l'artiste fait en sorte que les messages reçus pendant cette période soient effacés, une réponse automatique demandant à leurs émetteurs d'écrire à nouveau une fois que les employés seraient de retour au bureau⁸. L'exposition, précédée d'un symposium dans lequel les questions du temps libre, de la responsabilité et de l'investissement dans le travail sont débattues, montre la difficulté de créer un tel temps. Parmi les employés, certains expriment des réticences à ne pas travailler pendant cinq semaines. La directrice de la galerie, Polly Staple, explique quant à elle que son travail habituel, qui consiste surtout à amasser des fonds, lui laisse peu de temps pour réfléchir à des choses importantes comme la recherche artistique. Ce travail peu intéressant absorbe sa personne tout entière, même hors du temps passé à la galerie. On ne saura toutefois pas si les cinq semaines libérées lui auront permis de donner libre cours à sa réflexion artistique.

RECONQUÉRIR DES TEMPS IMPRODUCTIFS

En appelant à ne pas travailler, suivant le mot d'ordre de Guy Debord, les situationnistes posaient la conquête du temps libre comme éminemment politique⁹. David Graeber souligne par ailleurs que « la classe dirigeante a compris qu'une population heureuse et productive avec du temps libre est un danger mortel¹⁰ ».

En 1995, Pierre Huyghe créait l'« Association des temps libérés », association « pour le développement des temps improductifs, pour une réflexion sur les temps libres, et l'élaboration d'une société sans travail¹¹ ». Cette proposition en réponse à l'invitation à participer à l'exposition *Moral Maze* au Consortium de Dijon doit être comprise comme un appel général à reconquérir un temps pour l'imaginaire. Au travail s'oppose une activité libérée de toute production. L'objet légal de l'association précise qu'il s'agit de faire connaître ses idées en organisant « différentes réunions publiques, conférences, parutions, fêtes ». Comme cette description pouvait le laisser présager, peu de projets sont nés de cette association¹².

1 — John Maynard Keynes, *Essais de persuasion : Perspectives économiques pour nos petits-enfants*, Paris, Gallimard, 1933.

2 — Sebastian de Grazia, cité par Rutger Bregman, *Utopies réalistes*, Paris, Seuil, 2017, p. 126.

3 — Proche en cela des thèses accélérationnistes. Voir Nick Srnicek et Alex Williams, *Accélérer le futur : Post-travail et post-capitalisme*, Saint-Étienne, Cité du design, 2017.

4 — David Graeber, *Bullshit Jobs: A Theory*, s. l., Simon & Schuster, 2018.

5 — David Graeber, « On the Phenomenon of Bullshit Jobs: A Work Rant », *Strike!*, n° 3, aout 2013, <<https://strikemag.org/bullshit-jobs>>.

6 — En France, par exemple, voir Gaëlle Picut, « L'absentéisme touche un tiers des salariés français », *Le Monde*, 15 septembre 2015, <<https://lemonde.fr/2K5QWW3>>.

7 — Rutger Bregman, op. cit.

8 — Katie Guggenheim et Polly Staple, *Maria Eichhorn: 5 weeks, 25 days, 175 hours*, Chisenhale Gallery, Londres, avril 2016.

9 — C'est le cas aussi d'André Gorz, « Vers une révolution du travail : Bâtir la civilisation du temps libéré », *Le Monde diplomatique*, mars 1993, p. 13, <bit.ly/2urfrXl>.

10 — David Graeber, loc. cit. [Trad. libre]

11 — Déclaration parue au *Journal Officiel* du 5 juillet 1995.

12 — *The House or Home?* (1995), projet de maison qui aurait été achetée par les artistes dans l'idée d'offrir un temps non productif, et *Temporary School* (1996), pour laquelle Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe et Philippe Parreno ont structuré les projets d'atelier auxquels ils étaient invités.



L'objet légal fait néanmoins écho à une réflexion sur le temps libre que Huyghe déploie pendant plusieurs années. En 1996, alors qu'il est invité par l'École municipale des beaux-arts de Châteauroux pour un atelier, il loue un autobus et emmène les étudiants en vacances. Après les avoir soustraits de leur objectif en apposant, sur la porte de la galerie, un écriteau sur lequel on pouvait lire « En vacances (Galerie fermée pour la durée de l'exposition) », il les accompagne sur le chemin de son enfance et jusqu'en Espagne en leur montrant des films qui ont été importants pour lui. Il ne s'agit donc pas, pour l'artiste, d'appeler à la paresse ou à l'oisiveté, mais d'inviter à reconquérir un temps détaché de toute exigence de production. Trois ans plus tard, Huyghe semble s'interroger sur la possibilité réelle d'une telle réappropriation. *Le procès du temps libre, partie 1 : Les indices* (1999), dont les indices sont constitués du *Droit à la paresse* de Paul Lafargue, d'une affiche présentant une femme nue allongée dans l'herbe et d'une feuille figurant un programme vierge de Marcel Broodthaers, semble constituer un paysage conceptuel inatteignable. Dans un entretien avec Hans Ulrich Obrist en 2006, il déclare qu'il n'est pas sûr que ce temps soit bien à lui : « J'ai fait usage de mes temps libres, mais peut-être que les temps libres ne m'appartiennent pas, peut-être que mes vacances ne m'appartiennent pas¹³ ! » En effet, le temps libre lui-même risque d'être récupéré par le capitalisme : « Le temps de loisir a ainsi subi une double transformation : d'un côté, il est un temps de consommation; de l'autre, un temps de "divertissement" au sens de "ce qui fait diversion", ce qui permet de regarder ailleurs, d'oublier les tracas de la vie réelle en étant absorbé dans le spectacle¹⁴ ... »

Il est légitime aujourd'hui pour les artistes de s'interroger sur la question du travail et de l'influence de l'économie de marché sur leurs activités. Le travail qui, au sens que l'on attribue à l'activité artistique, est un accomplissement de soi – le « vrai travail » au sens de Marx – est de plus en plus phagocyté par une activité d'entrepreneur polyactif, souvent complété par une activité de salarié peu gratifiante. Les artistes sont aussi confrontés à de nouvelles façons de gérer leur activité. Comme le souligne Pierre-Michel Menger, les revenus des artistes ne sont pas seulement liés à leur compétence ou à leur talent, mais dépendent en partie de leur compétence organisationnelle et entrepreneuriale¹⁵. Une pression administrative de plus en plus importante pour remplir des dossiers, les gérer... Une convergence de plus en plus importante entre le travail des artistes et le travail des autres travailleurs est alors notable. Les artistes ne sont d'ailleurs pas à l'abri du syndrome d'épuisement professionnel, comme le montre le cas de Jeppe Hein, dont le burnout a été médiatisé avant de déboucher sur une pratique artistique différente et, semble-t-il, plus épanouissante¹⁶.

La perte générale de sens conduit les travailleurs à vouloir davantage s'accomplir en créant leur propre activité et à rejoindre la spécificité de l'activité artistique : un travail indépendant, modelé sur l'incertitude¹⁷ et conduisant à un brouillage des frontières entre travail et loisirs. Il n'est pas étonnant alors que les artistes s'inquiètent de la diminution de leur temps improductif et qu'ils cherchent à contribuer à la réflexion sociopolitique sur la création du temps libre. ●

13 – «Entretien avec Hans Ulrich Obrist», dans *Pierre Huyghe: Celebration Park*, catalogue d'exposition, Paris, Musée d'art moderne de la Ville de Paris/ARC, et Londres, Tate Modern, 2006.

14 – Thomas Schauder, «Le "temps libre" dans cette société du divertissement fait-il notre bonheur?», *Le Monde*, 18 avril 2018, <<https://lemde.fr/2K2vktL>>.

15 – Pierre-Michel Menger, *Le Travail créateur : S'accomplir dans l'incertain*, Paris, Gallimard-Seuil (Hautes études), 2009.

16 – Finn Janning, *The Happiness of Burnout: The Case of Jeppe Hein*, Cologne, Koenig Books, 2015.

17 – Pierre-Michel Menger, op. cit.

Adrián Melis

← *Surplus Production Line*, capture vidéo | video still, 2014.

Photo : permission de | courtesy of the artist & Adn Galeria, Barcelone

In Search of Unproductive Time

Nathalie Desmet

In light of the advancements in automation and mechanization at the start of the twentieth century, economist John Maynard Keynes predicted that the working day would be reduced to three hours in Western countries by 2030.¹ Indeed, economic growth and higher productivity should have led to a general increase in free time; yet today, some people work more and more, to the detriment of others, who are unemployed. One possible explanation is political. Not working, as in the medieval myth of the land of milk and honey, is considered a threat by authorities and business leaders today: “There is reason to fear... that free time, forced free time, will bring on the restless tick of boredom, idleness, immorality, and increased personal violence.”²

With the development of new technologies—particularly the smartphone—the working hours of the employed are even encroaching on their leisure time and personal lives, escalating stress and burnout without increasing productivity. Artists, whose activities are perceived, often with envy, as free and little constrained by routine, are also facing these changes. Not only do the demands of being visible in a competitive world require knowing how to manage one’s activities like a business, in terms of organization and communication, but most artists often also face the reality of taking jobs in order to “make ends meet.” In their art practices, some artists are increasingly implicating themselves in the reality of the working world. They sometimes even intervene directly by becoming employers in order to better highlight its aberrations or attempt to generate unproductive time. In this, they are anticipating a world without work, in which freed time would allow for the creation of individual and collective projects, and thus helping to redefine “work” as something no longer determined by the earning of wages.³

TOWARD A WORLD WITHOUT WORK

With higher productivity at constant working hours, capitalism has not only given rise to a high unemployment rate but has also contributed to the creation of a significant number of

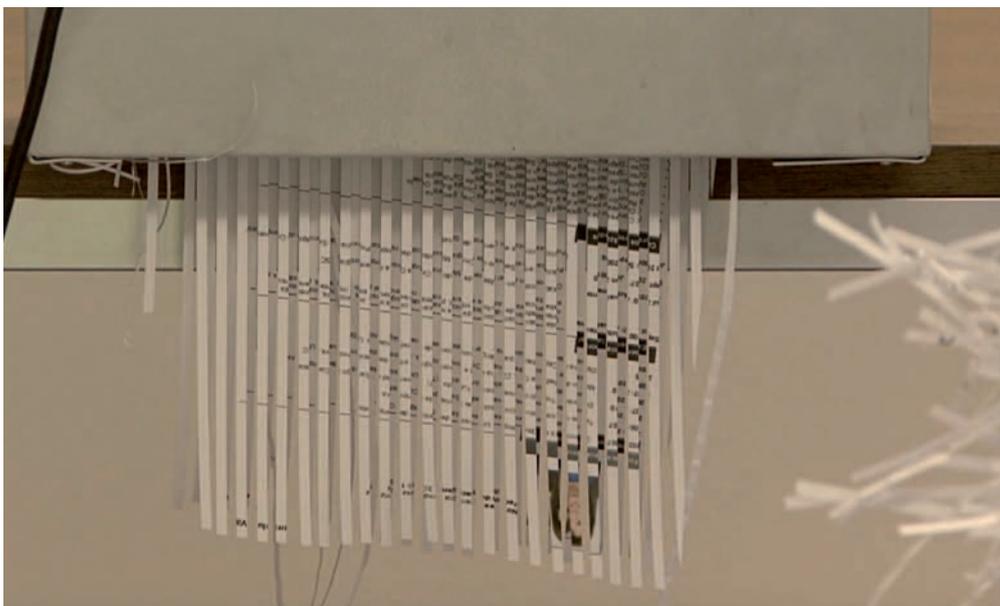
meaningless jobs, burying a plethora of wage-earners in a chain of production whose stakes and purposes they do not understand.⁴ In *Surplus Production Line*, Cuban artist Adrián Melis addresses the question of pointless work and the overqualification of wage-earners working in unrewarding jobs. In 2014, he set up a business in Barcelona that offered someone a temporary job for one month (two hours per day, five days a week), thus engaging with Spain’s economic reality, in which most people are unemployed. He interviewed five people after receiving 2,768 résumés. The completely absurd job of the person selected consisted of destroying the résumés of those who did not get the job.

¹ — John Maynard Keynes, *Essays in Persuasion* (La Vergne: Lightning Source Inc., 2009).

² — Sebastian de Grazia, quoted by Rutger Bregman, in *Utopia for Realists*, trans. Elizabeth Manton (Amsterdam: The Correspondent, 2016), 37.

³ — This is compatible with accelerationist theories. See Nick Srnicek and Alex Williams, *Inventing the Future: Postcapitalism and a World Without Work* (Brooklyn: Verso Books, 2016).

⁴ — David Graeber, *Bullshit Jobs: A Theory* (New York: Simon & Schuster, 2018).



Adrián Melis

← *Surplus Production Line*, capture vidéo | video still, 2014.

Photo : permission de | courtesy of the artist & Adn Galeria, Barcelone

→ *The Value of Absence. Excuses to be absent from your workplace*, 2010–2012, vue d'installation | installation view, Adn Galeria, Barcelone, 2012.

Photo : Roberto Ruiz, permission l'artiste | courtesy of the artist

In the video showing the employee carefully accomplishing this task with a paper shredder, typical job interview questions appear on the screen: “What kind of administrative experience have you had before?” “What makes you the best person for this job?” Although she has a degree in graphic design, the forty-year-old employee states that she’s always done administrative tasks and that she would like a job that makes her happy, but she’s never had one. Although the activity offered by Melis’s business does not require any skill, the employee cannot be sloppy, as she needs to insert the sheets of paper into the machine slowly, one by one, so that the shredder does not jam.

The employee is thus transformed into an automaton. With the pile of shredded paper in his installation, Melis addresses the issue of the division of labour in a society in which such division occurs less and less, as well as the lack of job security and the increase in administrative tasks valued by the ruling class, managers, and administrators. Few of these tasks are actually productive; it is as if some people have to do this type of work in order to create the illusion that everyone works. New industries, such as financial services, telemarketing, corporate law, academic and health administration, human resources, and public relations, ultimately have no or little social value.⁵ The tasks carried out in these contexts often lead only to extreme boredom. By creating an uninteresting job, the only goal of which is to earn money, Melis also reveals the absurdity of work determined solely by the earning of wages.

BEING PAID TO NOT GO TO WORK

The debate over a universal basic income makes those opposed to this idea fear that people would no longer feel like working. The risk is real if we take into consideration meaningless jobs. In Cuba, the system of production allows so few workers to feel fulfilled that absenteeism

has become the norm. In *The Value of Absence. Excuses to be absent from your workplace* (2010–12), Melis highlights this lack of motivation. For this project, he offered to pay workers for finding good excuses to not go to work for a period ranging from one day to one month. The installation, composed of a desk and a TV monitor, presents recordings of the telephone calls that workers made to employers to give their excuses. Three hundred and twenty-seven days, which is almost a year of work, were thus exempted. In the list of excuses provided by the artist are standard justifications related to health or family issues and household accidents, but also others that are more startling once we know that the employers did not challenge them: going to the beach with friends, having lunch with the family, not feeling like working, being asleep, having their television stolen, having their mother visit, going to see the psychoanalyst, and so on. The lack of motivation is so high that the workers seem to be playing along very easily. Absenteeism is increasing in all economic sectors, including in capitalist countries.⁶ We have never skipped out on work as much as we do today. Some of the causes most often mentioned include musculoskeletal injuries and stress, the flip side of boredom.

Although many studies show that productivity is not determined by the amount of time we spend in an office or a business, overwork is a statutory sign implying that one is important and interesting, whereas taking time for oneself is always seen as a sign of laziness.⁷ The moral dimension associated with work remains strong. The video *The Working Life* (2013) by the collective Superflex offers a coping strategy through therapeutic means: a hypnosis session lasting nine minutes and fifty seconds, the objective of which is for a person not to feel shame at the idea of not working. The video begins with a therapist asking the viewer to imagine being in a building in which hundreds of people are working: “Imagine how it is to be one of those

really busy workers...” “Feel how it would be to be part of this working community...” “Working with your colleagues makes you feel good; you know exactly what you’re supposed to do...” In the middle of the session, a disruption occurs: “Now see your hands moving faster and faster and faster...” “Your colleagues are smiling, but you cannot recognize their faces anymore...” “You search through the corridors of the large building looking for some sense of the work you should be doing. You’re running... You’re panicking; you don’t know why.” The therapist’s face moves closer and closer to the camera. He then gives the injunction to stop, go into a room, and lock the door. “Sitting there, lazy, useless, unproductive...” “There’s nothing to be ashamed of.” The end of the session encourages the viewer to feel free: “You’re not working anymore; you’re not the least ashamed.” Once the issue of morality is separated from the fact of not working, the issue of newfound freedom arises. So then the question becomes what to do with this freedom.

HAVING FREE TIME IN EXCHANGE FOR NOTHING

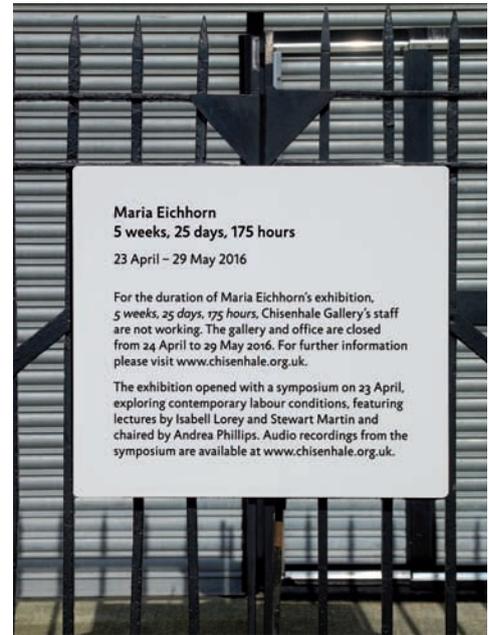
Under these conditions, giving time in exchange for nothing might constitute a real societal and political challenge. In 2016, for 5 weeks, 25 days, 175 hours, Maria Eichhorn closed the Chisenhale Gallery in London for more than five weeks, or 175 working hours, during which time

⁵ — David Graeber, “On the Phenomenon of Bullshit Jobs: A Work Rant,” *Strike!* 3 (August 2013), <https://strikemag.org/bullshit-jobs>.

⁶ — In France, for example, see Gaëlle Picut, “L’absentéisme touche un tiers des salariés français,” *Le Monde* (September 15, 2015), <https://lemonde.fr/2K5QW3>.

⁷ — Bregman, *Utopia*.





Maria Eichhorn

↗ 5 weeks, 25 days, 175 hours, vues d'installation | installation view, Chisenhale Gallery, Londres, 2016.

Photos : Andy Keate, permission de l'artiste | courtesy of the artist

Maria Eichhorn

→ 5 weeks, 25 days, 175 hours, symposium, Chisenhale Gallery, Londres, 2016.

Photo : Mark Blower, permission de l'artiste | courtesy of the artist



the gallery employees did not work. Her idea was to suspend the capitalist logic of exchange that gives free time without compensation and see how employees would use their free time while still retaining their salaries. In order to avoid people working remotely by email, the artist set up a system whereby the messages received during this period would be deleted, and the senders would receive an automatic response asking them to write again once the employees were back at work.⁸ Preceded by a symposium addressing questions of free time, responsibility, and work commitment, the exhibition illustrates the difficulty of creating such time. Some employees had reservations about not working for five weeks. The gallery director, Polly Staple, explains that her typical workload, which consists mainly of raising money, leaves her little time for reflecting on other important aspects such as art research. This relatively uninteresting work absorbs her completely, even outside gallery hours. However, we do not find out whether the five free weeks allowed her to give free rein to thinking about art.

RECLAIMING UNPRODUCTIVE TIME

Calling for people not to work, in accordance with Guy Debord's slogan, the Situationists believed that claiming free time is eminently political.⁹ David Graeber also points out that the "ruling class has figured out that a happy and productive population with free time on their hands is a mortal danger."¹⁰

In 1995, Pierre Huyghe created the Association des temps libérés (Association of Freed Time), the mandate of which was "to develop unproductive time, reflect on free time, and create a society without work."¹¹ Conceived in response to an invitation to participate in the *Moral Maze* exhibition at Le Consortium in Dijon, this project should be understood as a general call to reclaim time for imaginative play. Activity freed from any production is set in opposition to work. The legal purpose of the association specified that it would disseminate its ideas by organizing "various public meetings, talks, publications, celebrations." As might be expected from this description, few projects came out of this association.¹²

Nevertheless, the legal purpose echoes Huyghe's ideas on free time, which he developed over several years. In 1996, when he was invited to lead a workshop at the École

municipale des beaux-arts de Châteauroux, he rented a bus and took the students on vacation. After exempting them from their objective by posting a sign on the gallery door that read "On vacation (gallery closed for the duration of the exhibition)," he took them down the memory lane of his childhood and into Spain while showing them films that had been important for him. He is not interested in appealing to laziness or idleness, but in reclaiming time that is separated from any demands of production. Three years later, Huyghe seems to have questioned the actual possibility of such appropriation. *Le procès du temps libre, partie 1 : Les indices (The Trial of Free Time, Part 1: Clues)* (1999), in which the clues include a reference to Paul Lafargue's *The Right To Be Lazy*, a poster of a naked woman lying in a field, and a sheet of paper featuring an empty program by Marcel Broodthaers, seems to constitute an unattainable conceptual landscape. In an interview with Hans Ulrich Obrist in 2006, Huyghe stated that he was uncertain that time really belonged to him: "I've made use of my free time, but perhaps free time does not belong to me, my vacation time does not belong to me!"¹³ Indeed, free time itself is in danger of being taken over by capitalism: "Leisure time has undergone a double transformation: on the one hand, it is a time of consumerism; on the other hand, it is a time of 'diversion' in the sense of 'that which diverts,' that which allows us to look elsewhere and forget our real-life worries as we distract ourselves with a spectacle."¹⁴

It is appropriate today for artists to examine the issue of work and the influence of the market economy on their activities. Work, in the sense of artistic activity as an accomplishment in itself—"real work" in the Marxist sense—is being increasingly swallowed up by poly-active business activity that often goes hand in hand with unrewarding paid activity. Artists must also deal with new ways of managing their activity. As Pierre-Michel Menger points out, artists' incomes are not only related to their skill or talent, but are partly dependent on their organizational and business skills.¹⁵ The administrative pressure to complete applications and manage them is increasing. A rising convergence between the work of artists and that of other workers then becomes noticeable. Furthermore, artists are not protected from burnout, as the case of Jeppe Hein demonstrates; Hein's burnout was publicized before it led to a different and apparently more fulfilling art practice.¹⁶

The general loss of meaning increasingly makes workers want to seek fulfilment by creating their own activities in alignment with the specificity of artistic activity: independent work that is modeled on uncertainty¹⁷ and that blurs the boundaries between work and leisure. It is therefore not surprising that artists are concerned about the decrease of their unproductive time and that they seek to contribute to socio-political thought on creating free time.

Translated from the French by **Oana Avasilichioaei**

⁸ — Katie Guggenheim and Polly Staple, *Maria Eichhorn: 5 weeks, 25 days, 175 hours* (London: Chisenhale Gallery, April 2016).

⁹ — This is also the case for André Gorz, "Vers une révolution du travail: Bâtir la civilisation du temps libéré," *Le Monde diplomatique* (March 1993): 13, <https://www.monde-diplomatique.fr/1993/03/GORZ/45105>.

¹⁰ — Graeber, "Phenomenon."

¹¹ — The statement appeared in *Journal Officiel* on July 5, 1995.

¹² — *The House or Home?* (1995), a project for which the artists would purchase a house with the idea of offering unproductive time, and *Temporary School* (1996), for which Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, and Philippe Parreno organized workshops that they had been invited to give.

¹³ — "Entretien avec Hans Ulrich Obrist," *Pierre Huyghe: Celebration Park*, ex. cat. (Paris: Paris musées, les musées de la Ville de Paris, 2006) (our translation).

¹⁴ — Thomas Schauer, "Le 'temps libre' dans cette société du divertissement fait-il notre bonheur?" *Le Monde* (April 18, 2018), <https://lemde.fr/2K2vktL> (our translation).

¹⁵ — Pierre-Michel Menger, *The Economics of Creativity: Art and Achievement Under Uncertainty*, trans. Steven Rendall et al. (Cambridge: Harvard University Press, 2014).

¹⁶ — Finn Janning, *The Happiness of Burnout: The Case of Jeppe Hein* (Cologne: Koenig Books, 2015).

¹⁷ — Menger, *Economics of Creativity*.